



En exfiltrant des silhouettes saisies par Google Street View, l'artiste hacker italien Paolo Cirio interroge la frontière entre privé et public.

Captures fantômes

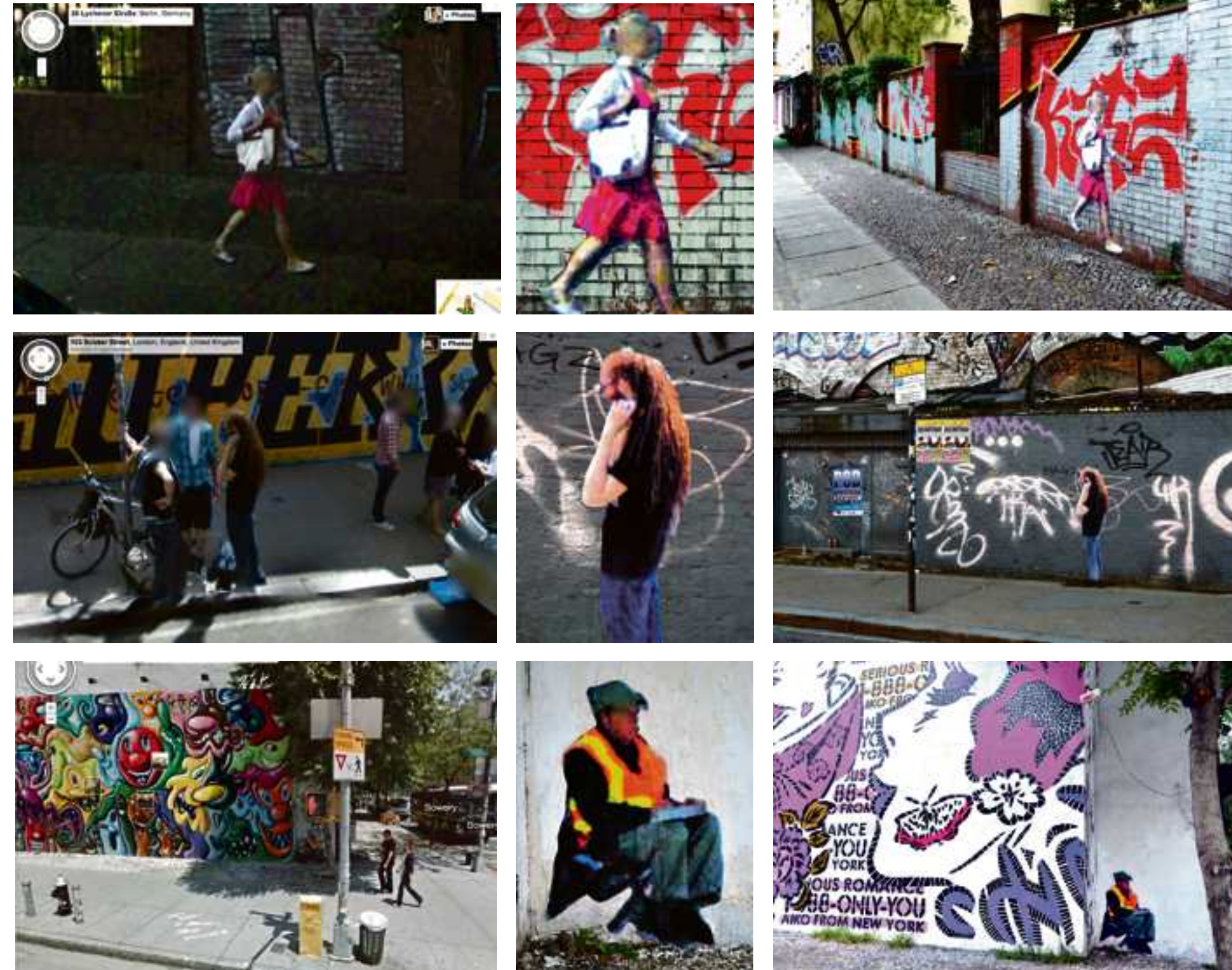
Par **MARIE LECHNER**

D'étranges silhouettes de papier ont fait leur apparition sur les murs de New York, Londres ou Berlin. L'image en basse définition et le visage trouble donnent à ces passants des allures spectrales quoique bizarrement familières. Ces *Street Ghosts* (1), l'artiste hacker italien Paolo Cirio les a exfiltrés de Street View, le service de cartographie de Google qui permet de naviguer virtuellement dans les rues des villes et villages (et désormais dans les musées et jusqu'au fond des océans). Les *Google cars*, voitures surmontées de caméras, quadrillent une bonne partie du globe depuis 2007, capturant automatiquement dans leurs neuf yeux panoramiques les rues, les bâtiments, mais aussi les gens qui se trouvent là par hasard, figés dans les vues panoramiques. Suite aux levées de boucliers, en Allemagne et en Suisse, où l'on est particulièrement sourcilieux quand il s'agit de

protection de la vie privée, Google prend désormais soin de flouter automatiquement les visages et les plaques d'immatriculation, mais le système n'est pas parfait. Il arrive que le logiciel de reconnaissance faciale défaille. En outre, la silhouette, les vêtements ou la coupe de cheveux sont souvent suffisants pour identifier quelqu'un, estime l'artiste.

«Google rafle des milliards grâce à ces images»

Paolo Cirio a choisi une trentaine de silhouettes, au hasard de Google Street View, pour en faire des répliques à taille réelle sur des posters qu'il colle ensuite sur les murs, à l'endroit exact où l'objectif de la voiture Google les a saisis. Au 68, Handbury Street à Londres, sur le mur de brique rouge, une jeune femme aux longs cheveux sombres traîne sa valise. Au 9, Mariannenstrasse à Berlin, un homme avec une casquette et un tee-shirt blanc porte un sac en plastique rouge. Au 80, East Houston Street à New York, un homme vêtu d'un gilet orange, en position assise, a l'air de dessiner... «Comme ces images acces-



sibles à tous sont celles d'individus prises sans leur autorisation, je renverse l'acte. J'ai pris les images des individus sans l'autorisation de Google et je les ai postées sur les murs dans l'espace public», justifie l'artiste qui souligne le côté invasif de Street View et le sans-gêne de Google. «Google n'a pas demandé l'autorisation pour s'approprier les images des villes

«Ces images sont celles d'individus prises sans leur autorisation. J'ai pris les images des individus sans l'autorisation de Google.»

Paolo Cirio

et villages du monde, il n'a rien payé pour le faire. Il vend des publicités à côté de ces contenus et revend l'information collectée aux mêmes annonceurs, récoltant des milliards qui ne sont même pas taxés. C'est une sorte d'exploitation par un parasite social géant qui nous revend ce qui a été collectivement créé par l'activité des gens.» Les *Street Ghosts* sont une manière de recontextualiser ces données numériques, mais aussi de mettre en scène un

conflit, celui qui oppose intérêts publics et privés dans la lutte pour le contrôle de notre intimité et de nos habitudes. «Être sur Google Street View est bien pire que d'être sur un poster dans la rue, qui n'est pas permanent et peut toujours être retiré, estime l'artiste. Alors que nos fantômes vont hanter pour toujours les serveurs de Facebook, Google ou Twitter, toute l'information que nous laissons sur le Net est stockée et commercialisée dans l'ombre de l'enfer numérique.» En extrayant ces images du Web, en les dévirtualisant, l'artiste révèle leur présence latente, telles des apparitions surgies des archives numériques, ombres pixelisées venues hanter le monde réel. «Ces corps humains fantomatiques sont les victimes de la guerre de l'information dans la ville, un enregistrement éphémère des dommages collatéraux de la bataille entre les multinationales, les gouvernements, les civils et les algorithmes», écrit l'artiste italien dans son manifeste. Ce n'est pas la première fois qu'il explore ces questions de vie privée et d'appropriation abusive d'informations

Page ci-contre: l'image dans Google Street View face à son «Street Ghost», recollé à l'endroit exact de sa capture (ici à Londres).

Ci-dessus, de haut en bas: les étapes du travail de Paolo Cirio, à Berlin, Londres puis New York. D'abord le repérage du «Street Ghost» sur Google Street View. Puis une reproduction papier, à taille réelle, est collée à l'endroit même de la capture.

privées par les mastodontes du Net. Lors d'un précédent forfait avec son complice Alessandro Ludovico, il s'était attaqué avec fracas au numéro 1 des réseaux sociaux, détournant 1 million de profils de Facebook republiés sur un site de rencontre (Face to Facebook). «La notion de ce qui est public a beaucoup changé, les gens ne se préoccupent plus tellement de l'espace physique. Tous ont les yeux braqués sur les écrans de leur smartphone quand ils marchent dans les rues, observe-t-il. Mon projet est devenu populaire et provocant, non parce que j'ai mis ces images dans les rues, où on les remarque à peine, mais parce que les images des interventions publiques ont été repostées online.» On peut s'étonner d'ailleurs que Paolo Cirio utilise lui-même les outils de Google (comme Picasa ou Google+) pour présenter son intervention en ligne. «Au-delà de la provocation, ça permet d'entendre encore le projet, justifie l'artiste. Les images de ces gens trouvées sur Street View, puis mises sur Google+, peuvent être taguées de leur nom, et elles peuvent potentiellement être liées à des profils sur des réseaux sociaux. Cela dé-

montre le potentiel qu'il y a à amasser de grandes quantités de données apparemment sans valeur et qui en prennent lorsqu'elles sont recroisées», dit-il, en faisant référence au récent scandale des données wi-fi enregistrées par ces mêmes voitures Google.

«Les pouvoirs totalitaires d'aujourd'hui»

Ces compagnies sont les «pouvoirs totalitaires d'aujourd'hui, et leur pouvoir est hors de contrôle. C'est pourquoi il faut toujours les garder sous la surveillance du public», continue Paolo Cirio. Il s'est fait bannir de Google AdSense, pour avoir tenté de racheter Google grâce aux fonds générés via son propre outil publicitaire (*Google Will Eat Itself*). Les *Street Ghosts*, silhouettes éphémères, découpées dans du papier très fin, pour présenter son intervention en ligne. «Au-delà de la provocation, ça permet d'entendre encore le projet, justifie l'artiste. Les images de ces gens trouvées sur Street View, puis mises sur Google+, peuvent être taguées de leur nom, et elles peuvent potentiellement être liées à des profils sur des réseaux sociaux. Cela dé-

(1) <http://streetghosts.net>